

LITTÉRATURE
ÉTRANGÈREDes cerfs-volants au pays
des talibans

Page E 4



CINÉMA

Un mystère qui n'a rien
d'innocent

Page E 7

C A H I E R
ELivres
et CultureFESTIVAL DE
LANAUDIÈRESous le
signe du
partage

Le Festival de Lanaudière s'ouvre ce soir avec un concert réunissant les pianistes Nikolaï Luganski et Alain Lefèvre, chacun présentant un concerto symbolique du répertoire de son pays.

CHRISTOPHE HUSS

À ceux qui s'étonneraient de voir deux prestigieux solistes partager ainsi l'affiche, on indiquera les concerts du 15 juillet, avec huit pianistes; du 22 juillet, avec Ekaterina Derzhavina, Catherine Cho et Emmanuelle Bertrand dans le *Triple Concerto* de Beethoven; du 23 juillet, où le duo Ben Heppner et Deborah Voigt est fort attendu; du 30 juillet, réunissant Yossif Ivanov et Pieter Wispelwey; et du 6 août, avec le mariage des voix de Jennifer Larmore et Mary Dunleavy. Ces rencontres répondent à un concept, celui qui place le millésime 2005 sous le signe des «*plaisirs partagés*», comme le résume le père Fernand Lindsay, l'âme et le directeur artistique du festival.

Une préparation
inhabituelle

L'avant-festival a été évidemment marqué par les remous inhérents au conflit de l'OSM, orchestre qu'il a fallu remplacer dans quatre programmes. Pour deux d'entre eux, c'est l'Orchestre métropolitain qui comblera le vide. Pour les deux autres, les plus en demande au box-office d'ailleurs, le concert d'ouverture et celui réunissant les stars du chant Heppner et Voigt, le festival a constitué son propre orchestre de soixante-quinze musiciens.

Une autre particularité du millésime 2005 est son calendrier, avec un début de festival étonnamment tardif. C'est là le résultat de l'engagement de la Deutsche Kammerphilharmonie, en tournée américaine avec Paavo Järvi et Viktoria Mullova, qui n'était libre que le 5 août. Pour l'heure, le père Lindsay ne ressent aucune conséquence de ce glissement temporel au chapitre de la prévente des billets. Celle-ci est d'ores et déjà plus encourageante que l'an passé. Mais il est vrai qu'en ce qui concerne l'assistance, Lanaudière est essentiellement tributaire du facteur météo, duquel dépendent les très nombreux achats de billets de dernière minute. La prévente s'effectue essentiellement sur les 2000 places couvertes, mais la pelouse peut elle aussi accueillir entre 2000 et 3000 personnes: «*S'il fait beau pour la soirée d'ouverture, on peut viser 5000 personnes*», espère Fernand Lindsay.

Pour attirer le public en nombre, Lanaudière 2005 bénéficie de l'entregent d'un porte-parole que l'on voit et entend dans presque tous les médias depuis deux semaines: Alain Lefèvre. On pourrait croire que Lanaudière et le pianiste québécois ont une longue histoire commune. Pas du tout, concède Fernand Lindsay. Le premier concert du pianiste à Lanaudière date... de l'an dernier! Le père Lindsay explique: «*On souhaitait bien [l'avoir] et on se faisait dire par des amateurs de musique: «*Mais, enfin, vous n'avez pas encore eu Alain Lefèvre*», mais, en*

NUITS D'AFRIQUE

Oliver Mtukudzi:
un sage en voyage

« Dans ma
culture, on ne
chante pas
quand on n'a
rien à dire »

Au Zimbabwe, c'est une superstar depuis plusieurs décennies. Ailleurs dans le monde, Oliver Mtukudzi commence à laisser sa trace, et il revient cette année à Montréal comme parrain de la 19^e édition du Festival Nuits d'Afrique.

CAROLINE MONTPETIT

L'homme chante en shona, l'une des langues de son pays, que l'on parle dans son Nord natal. Il affirme cependant pouvoir être écouté partout dans le monde, parce que la musique se sent plus qu'elle ne se comprend.

Mais pour qui connaît sa langue, Oliver Mtukudzi chante des chansons qui parlent du sort de son peuple, de sa pauvreté, de la condition de ses femmes, des illusions de la migration, etc. Absent de son pays depuis deux mois, il s'inquiète du fait que l'on y chasse présentement des vendeurs des rues, alors que ces vendeurs n'ont peut-être aucun autre métier pour nourrir leur famille, que l'économie se porte mal. «*Dans ma culture, on ne chante pas quand on n'a rien à dire*», dit l'homme, joint par téléphone à Seattle, au cours d'une tournée. L'artiste ajoute: «*Mais je suis un musicien, pas un politicien*». Pourtant, l'opposition au gouvernement a déjà récupéré l'une de ses chansons pour transmettre un message politique...

On dit d'ailleurs que Mtukudzi s'exprime en métaphores, selon la vieille tradition africaine des proverbes. «*Le langage shona est très doux, très subtil. C'est pour cela que l'opposition a pu récupérer cette chanson*», dit le chanteur. Sur son dernier disque, *Nhava*, Mtukudzi reprend les thèmes qui lui tiennent à cœur. *Nhava*, en langue sho-

na, veut dire «portant un sac». Le disque se veut donc un cartable plein de conseils, d'encouragements et de paroles de sagesse pour les voyageurs qui traversent la vie. Et ce sont les propos d'un sage que l'on retrouve dans ses chansons. La chanson *Ninipa* rappelle qu'il faut rester humble pour accéder à la sagesse. *Izere Mhepo* dit pour sa part le tourment d'une famille migrante, qui quitte sa patrie pour gagner de l'argent ailleurs, mais dont le sac demeure vide au bout du compte. Alors, ceux qu'ils ont laissés derrière attendent en vain des nouvelles ou des sommes d'argent.

«*Cette chanson est un appel à la responsabilité*», explique Mtukudzi. Une autre chanson, *Pindirai*, parle du tort causé à l'environnement, condamne ceux qui coupent les arbres sans retenue et qui jettent les déchets aux rivières. «*Il n'y a plus d'arbres pour nous abriter ou pour nous fournir du bois, nous n'avons plus d'endroit pour nous baigner ou pour pêcher, l'air que l'on respire n'est que fumée. Nous gaspillons même délibérément nos puits, nos seules sources d'eau. Nos ancêtres et nos leaders devraient intervenir parce que nous avons perdu la raison*», chante-t-il en shona.

Des enjeux divers

Né en 1952, Mtukudzi a gagné la scène musicale en 1976, alors que son premier enregistrement décrivait le parcours, autobiographique, d'un jeune homme qui doit quitter l'école pour rejoindre le marché du travail, largement touché par le chômage. En 1980, au cours d'un gala célébrant l'indépendance du pays, qui a mis fin au joug blanc, Mtukudzi chauffait la scène pour l'invité d'honneur de la cérémonie, Bob Marley. Depuis, dans le Zimbabwe qui demeure sous l'emprise du président Mugabe, il a enregistré deux albums par année. Le groupe The Black Spirits, qui sera sur scène avec lui à Montréal, l'a accompagné tout au long de sa carrière. Il compte parmi ses in-

fluences Otis Redding et Wilson Pickett.

L'artiste a aussi soutenu activement des causes plus spécifiques. C'est lui qui a fait la musique du film *Neria*, qui décrivait la condition des femmes dans un milieu chauvin. Il est aussi l'auteur de l'accompagnement de plusieurs documentaires sur le sida, un fléau qui fait des ravages dans son pays, comme ailleurs en Afrique. «*Le sida n'est pas un problème zimbabwéen. C'est un problème mondial*», dit-il. En Afrique, les gens ont longtemps refusé d'en parler. Mais aujourd'hui, le sujet est de plus en plus discuté librement. Il était temps... Pour lui, la solution est évidemment la responsabilité individuelle, que chacun se protège de la maladie individuellement. Mais il faut rappeler aussi que le Zimbabwe manque de médicaments, alors que 35 % de la population est séropositive.

Oliver Mtukudzi est aussi très sensible à un autre enjeu: la survie de la culture indigène. Le Zimbabwe compte neuf langues, dont la plus courante est le shona. «*Je chante en shona parce que c'est ma langue maternelle, et c'est celle dans laquelle je suis le plus à l'aise*», dit-il. Mais ce que j'essaie de dire, c'est qu'il n'y a pas de culture inférieure.

Présentement, dit-il, l'homogénéisation des cultures se fait trop vite, notamment par la voie de la télévision. Pour sa part, l'artiste utilise les figures rythmiques zimbabwéennes et, de l'Afrique du Sud voisine, le mbanga et le katekwe — qui est le rythme de tambour traditionnel du clan de Mtukudzi. Et on écoute sa musique des shabeens de la campagne — où l'on danse et consomme un alcool fabriqué illégalement — aux boîtes de nuit d'Harare, de Montréal et de Seattle. Douce revanche d'une culture menacée.

Oliver Mtukudzi sera à Montréal le jeudi 14 juillet, au Spectrum.

Le Devoir

Culture

FESTIVAL JUSTE POUR RIRE

Duo d'enfer

Ils se sont rencontrés à l'émission télévisée *Et Dieu créa... Laflaque*, où ils travaillaient tous les deux. Au festival de l'humour de Winnipeg, ils ont passé trois jours ensemble. Ces rencontres ont donné aux deux lurons l'envie de créer un spectacle en duo à partir de leurs intérêts communs: la politique et l'actualité.

SOLANGE LÉVESQUE

L'humoriste anglophone Christopher Hall est clarinettiste de formation classique; il est aussi l'un des deux «Christ» que l'on peut écouter à l'émission quotidienne *Indicatif présent* animée par Marie-France Bazzo. On le retrouve chaque semaine à *Ouvert le samedi*, que Michel Lacombe anime à la radio de Radio-Canada. Son comparse Pierre Verville est un maître de la caricature sonore. Il n'a cessé de faire entendre ses multiples voix depuis qu'il a donné son premier spectacle à 14 ans. Grâce à lui, on peut reconnaître ceux qui font l'événement chaque jour à *C'est bien meilleur le matin*, animée par René Homier-Roy. Sans Pierre Verville, l'émission ne serait pas ce qu'elle est.

Depuis trois mois, ils échan- gent leurs improvisations, leurs notes, leurs idées et leurs élucubrations pour construire *Le P'tit Gala*. «On s'est tellement amusés à le préparer qu'on a maintenant très hâte de partager notre plaisir avec les spectateurs!», commente Pierre. Chacun aurait pu faire son propre spectacle, «mais travailler en duo élargit nos possibilités», ajoute Christopher, «ça nous permet, par exemple, de faire des entrevues».

Les deux artistes se démarquent des autres humoristes; ce qui les intéresse, c'est essentiellement l'actualité et la politique plus que la variété. «Il y a tellement d'humour dans l'actualité! Elle est éphémère mais pleine de



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«On fait ce spectacle parce que c'est le temps ou jamais de changer des choses», dit Pierre Verville.

richesses. On peut déjà beaucoup rire avec les sujets qu'elle nous propose, plus étendus et plus variés encore que ceux liés à la politique», affirme Christopher Hall. Quelques scripteurs les ont assistés dans la mise au point des textes, «mais les représentants des partis libéraux du Québec et du Canada sont déjà d'excellents scripteurs pour nous», signale Christopher Hall. «Il s'agit d'ajouter quelques punchs, et ça y est!», ajoute Verville.

Pour le plaisir

Ils n'ont aucune prétention. «On veut simplement avoir du plaisir, et que les spectateurs en aient avec nous», affirme Pierre Verville. Notre objectif est de nous amuser ferme et de faire en sorte que les gens rient, l'âme à nu, pendant une heure.»

Le spectacle va bouger au fil des représentations, car l'actualité change de jour en jour, font-ils remarquer. «Par exemple, nous avons tout de suite réagi et ajouté quelque chose sur la loi concernant le mariage gai qui a été adoptée par le Parlement fédéral

le 28 juin dernier, souligne Pierre Verville. Notre P'tit Gala est une sorte de work in progress en 11 représentations pendant lesquelles on s'ajustera au public. On a choisi de se mettre en danger chaque soir en ajoutant un peu de nouveauté.»

«C'est une performance à deux qui doit demeurer simple, précise Christopher Hall. Une sorte de Bye Bye! des campeurs demi-saison 2005. Il y aura un peu de stand-up, et les sketches ne dureront pas plus de six minutes.» Tous les coups sont-ils permis? «Certainement pas. Nous nous imposons une certaine censure volontaire», assure Pierre Verville. Est-ce que c'est juste? Est-ce que c'est de bon goût? Voilà les deux questions que se posent les deux humoristes avant d'intégrer un gag à leur spectacle. «Par exemple, on ne fait pas de blagues au sujet du tsunami», remarque Christopher Hall.

«On fait ce spectacle parce que c'est le temps ou jamais de changer des choses», dit Pierre Verville.

«On ne traite pas seulement de gros sujets importants comme la commission Gomery; parfois, les faits divers nous inspirent. On a cette chance de pouvoir "bitcher" contre les salauds. En ce sens, on est des porte-parole, mais on demeure des humoristes; aussi, l'humour doit continuer à occuper la première place», ajoute Christopher. «Au fond, on ne fait que dire les vraies choses! poursuit Pierre. On interprète l'actualité et la politique d'un autre point de vue, à un autre niveau.» «Les compressions à Radio-Canada, par exemple...», laisse tomber Christopher Hall. Et tant qu'à faire, ils s'en prendront aussi à la façon dont les bulletins de nouvelles sont présentés. «On les fera mettre en scène par différents personnages!», dit Verville, sans vouloir en dévoiler davantage.

Christopher Hall et Pierre Verville ont travaillé avec les scripteurs Luc Boily, Michel Lessard, Réjean Paré et Daniel Chiasson. *Le P'tit Gala de l'actualité* s'insère dans un créneau du Festival Juste pour rire qui offre au spectateur cinq spectacles de son choix pour 25 \$. Le spectacle sera présenté au Studio Juste pour rire, du 14 au 24 juillet, à 19 h.

Collaboratrice du Devoir

Des musiques qui soignent

BERNARD LAMARCHE

Nicolas Repac, le compagnon de route d'Arthur H, est à Montréal ce soir pour présenter sa mouture fascinante, faite des visites qu'il a effectuées dans les musiques du passé. Il s'est livré à une relecture de Jean-Pierre Ferland, sur un *Jaune* récemment révisité. Mais avant, son album *Swing-swing* remontait vers les très riches heures du jazz des années 20 et 30, dont il a conservé les atmosphères parfois glauques, pour les faire remonter à notre époque.

Repac s'est retrouvé sur la relecture de *Jaune* parce que les producteurs du disque ont mis la main sur lui en janvier dernier, alors qu'il était de passage à Montréal en compagnie d'Arthur H. «Je n'avais pas le plaisir de le connaître, mais c'est très beau, positif, libertaire. J'adore. Quand je suis tombé sur *God Is An American*, c'était un moment encore tendu avec Chirac, George Bush et l'anti-américanisme. J'ai insisté sur les chœurs répétitifs, pour donner une version plus guerrière de la chanson, qui aurait pu être celle de Ferland aujourd'hui.»

A cette époque, Repac ne connaissait Ferland ni d'Ève, ni d'Adam, mais il s'est plongé dans son univers pour y extirper une musique franchement d'aujourd'hui. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait avec *Swing-swing*, en expérimentant. Ce qu'il recherche, c'est de faire du Repac tout en conservant l'esprit des bandes sources avec lesquelles il travaille. «Même dans mon travail avec Arthur H, j'ai une prédilection pour les musiques répétitives, pour les musiques rythmiques, pour les musiques qui soi-

gnent, en fait. J'ai été marqué par le rythme. Je suis une espèce de Noir à la peau blanche, en quelque sorte.»

Le résultat est fascinant. *Swing-swing* est une capsule de temps qu'on aurait ouverte et dont l'air se serait mêlé avec l'air ambiant. «J'aime beaucoup ce que ça procure à mes oreilles», dit Repac, même si l'album grince à l'occasion et que les atmosphères sont parfois noires.

«Si ça ne grince pas, ça ne vaut pas la peine d'y aller», dit-il encore. Ainsi, l'amateur de musique en lui s'est révélé, aux abords des musiques de Duke Ellington, de Chick Webb ou de Mezz Mezzrow. «*Swing-swing* est un fantasme de musicien sur des musiques jungle des années 20 et 30. J'ai inventé une musique qui n'aurait pu se faire à l'époque, dont j'ai conservé le son et l'odeur», explique celui qui, à vingt ans, voulait devenir le plus grand guitariste de jazz du monde.

Deux rythmiques se rencontrent, les anciennes et celles de l'actuel millénaire. Les grooves sur ces albums donnent la fièvre, une fièvre salvatrice toutefois. «C'est mon rapport à la musique depuis mon enfance. Je l'ai rencontrée tout seul à cinq ans. Je ne comprends toujours pas que des sons issus de vibrations font des harmonies dans mes oreilles.» La traversée de ce monde jazzistique allie les tempos qui changent constamment avec les mélodies du passé. Le résultat est tout simplement envoûtant. Au Club Soda ce soir, dès minuit, ce sera *Swing-swing* essentiellement, avec de vrais musiciens en prime, dont Repac aux ordinateurs et à la guitare.

Le Devoir

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

Bénabar juste pour nous

ISABELLE PORTER

Il a 36 ans et il a l'air d'un gamin. Les femmes l'adorent. Moqueur, ratoureur, on ne sait jamais ce qu'il va nous balancer en entrevue. Quand on lui demande si le statut de chanteur de filles l'embête, il dit, non sans ironie, qu'il aimerait bien mais que c'est «foiré». «C'était mon objectif de devenir un chanteur de charme alternatif, mais je suis très décevant en vrai. Je suis petit, j'ai un petit ventre et je commence à perdre mes cheveux, donc je suis obligé de bosser bien mes paroles pour plaire aux filles.»

Vrai qu'elles sont bien faites, ses chansonnettes. Drôles, ironiques et tendres, elles s'attardent sur les petites choses de la vie et leur popularité tient sûrement au fait que tous s'y reconnaissent au moins un peu. Bénabar décrit un quotidien de trentenaire, avec ses conquêtes et ses ruptures. Dans *Dis-lui oui*, il héberge un copain en peine d'amour et implore l'ex de le reprendre. *Monospace* parle d'amour, de l'éternel féminin: «Elle est tellement pure / Un concentré de femme

idéale / En la diluant dans l'eau / On pourrait en faire dix filles normales.» Et dans *Vade retro téléphone*, il se demande combien de jours il faut attendre avant de rappeler la fille avec qui il a eu une aventure.

De La Vie, la vie à Amélie Poulain

Ça s'écoute comme un épisode de *La Vie, la vie*, voire comme *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*. Le talent du chanteur tient au regard très juste qu'il pose sur les autres, à la sensibilité qu'il a pour nos insignifiances les plus charmantes. Il s'attarde aux coquetteries des vieilles dames, fait un saut au party de retraite de Monsieur René et observe les animaux qui s'emmerdent au zoo de Vincennes. Avant de se lancer dans la chanson, Bruno Barnabé, de son vrai nom, a longtemps travaillé comme scénariste et ça se sent: «Je pense que j'ai gardé du travail de scénariste des réflexes de structure. Mes chansons sont souvent très académiques, qui racontent une histoire avec un personnage, un deuxième rôle. C'est assez cinématographique, je crois.»

Cousin d'un Vincent Delerm, Bénabar est aussi le digne héritier des Renaud et Brel qu'il admire beaucoup. Capable de drôlerie, il sait aussi nous tirer les larmes dans *Je suis de celles*, où il donne la parole à celles qu'on appelle les filles faciles. «J'étais de celles qui disent jamais non / Les Marie couche-toi là dont on oublie le nom / J'étais pas la jolie / Moi, j'étais sa copine / Celle qu'on voit à peine / qu'on appelle machine.»

On est plutôt chanceux. L'enfant chéri de la nouvelle chanson française ne donnera que deux concerts cet été et c'est nous qui les verrons. Depuis le studio où il enregistre son nouvel album, le monsieur dit qu'il a très hâte de venir à la rencontre du public québécois mais que la traversée n'est pas exempte de stress. «Je ne crains rien des Québécois, mais je crains beaucoup l'avion. [...] S'il y avait le train, je serais venu au Québec depuis longtemps.» Tiens donc!

Collaboratrice du Devoir

Au Festival d'été de Québec
Les jeudi 14 et vendredi 15 juillet
à 21h30

Festival classique des Hautes-Laurentides

Président d'honneur 2005 : Sylvain LaFrance, vice-président, Radio francophone de Radio-Canada

anciennement le Festival des Concerts du lac
du 25 juin au 12 août

SAMEDI 16 JUILLET À 20H Église de Lac-du-Cerf

Duos et airs d'amour

Dominique BLIER, soprano
Charles PRÉVOST, baryton
Janine LACHANCE, piano
Gershwin, Mozart, Bizet, Puccini, Lehar...

Télébec
METRO
Marché Doré

SAMEDI 23 JUILLET 20H Église de Lac-du-Cerf

Le Trio Frontenac

Darren LOWE, violon
Blair LOFGREN, violoncelle
Suzanne BEAUBIEN, piano
Ravel et Brahms

CD

INFORMATIONS : 1 888 597-2442 À 3H DE MONTRÉAL OU 2H D'OTTAWA
ADMISSION : 23\$ (GŔŔTER ET TAXES INCLUS) MINEURS ACCOMPAGNÉS / GRATUIT
EN COLLABORATION AVEC : LE DEVOIR, LA SCÈNE MUSICALE ET AUDIOBEC

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

DU 25 JUIN AU 28 AOÛT 2005



DIMANCHE 17 JUILLET

Gratuit pour tous!

Fête champêtre

11h30 : Venez pique-niquer sur les terrains du Domaine Forget. Musique, animation, «hot dogs» gratuits et activités pour toute la famille!

14h : Deux clowns du Carrousel François Simard, chansonnier

15h30 : Blues Gitan

En collaboration avec



DU 29 JUILLET AU 7 AOÛT

Des coups de coeur du Québec aux trésors de Chine. Exaltez-vous!



2005

GUANGZHOU BALLET
L'ENSEMBLE AMATILOUISE LECAVALIER, *Cobalt Rouge*
par Todd RobinsonSYLVAIN LAFORTUNE, *Monsieur*
par Estelle ClaretonVICTOR QUIJADA, *Rubberbandance*I MUSICI DE MONTRÉAL et *Klezstory*HUBBARD STREET DANCE COMPANY
Chicago

JEUNE BALLET DU QUÉBEC

CINÉ DANSE

Spectacles gratuits sur la scène extérieure

Billets / Réservations : 450.227.9935 www.artssaintsauveur.com



Desjardins
GISTEX INC.

CBC Radio

Radio

GTE

GISTEX INC.

LE DEVOIR

LIVRES

J'ai vu l'ours et le lion

J e n'ai pas lu *La Rose pourpre et le lys*, de Michel Faber (1143 pages). J'attends, pour m'y mettre, la création d'un programme de bourses d'aide à la lecture... Et puis, je n'ai jamais bien compris ceux pour qui l'été rime avec gros livre. Quand il fait chaud, je n'ai pas envie d'une entrecôte d'un kilo bien saignante. Quelques petits hors-d'œuvre glanés ici et là font parfaitement l'affaire. Au régime totalitaire des gros best-sellers de saison (1200 pages, j'appelle ça un lavage de cerveau...), le petit roi-lecteur en moi préfère le papillonnage en toute liberté et les séances de lèche-vitrines intellectuel.



Louis Hamelin

dront bientôt, si ce n'est déjà fait, la poudre d'escampette vers quelque terrain de camping ou chalet de bois rond sis au bord d'un lac idéalement poissonneux, et qui appréhendent, tout en la désirant, la ren-contre tant attendue, un petit livre paru aux Éditions de l'Homme (qui a vu l'ours) est tout indiqué pour vous familiariser avec les manières parfois bourruées de ce grand amateur de petits gâteaux Vachon qu'est notre frère plantigrade. L'auteur, bien nommé Sylvestre, est une sorte d'aventurier sauvage éta-

bli au Québec, cette terre où le Martin de la fable ne respecte absolument rien, pas même les cadettes militaires chaussées de skis de fond équipés de roulettes. J'aime bien la manière dont Sylvestre, qui nous invite à parcourir la planète ours en sa compagnie, fait de cette créature mythique, comme il se doit, à la fois une aventure du langage et une histoire naturelle. En le lisant, vous vous souviendrez, comme moi, que notre Youppi national porte en français international le beau nom sonore, véritable coup de trompette, de baribal, ignoré du *Petit Larousse* mais qui, pour sa primitive poésie, gagnerait à être utilisé plus souvent. Et vous remercerez un peu moins ignorants ce livre où les conseils pratiques côtoient les trésors d'un savoir souvent inutile, toujours passionnant. L'origine du mot « arctique »? Lours, arktos en grec...

L'image que je conserve de sir Winston Churchill est tirée d'un bout de film d'archives de la Seconde Guerre mondiale, qui nous le montre débarquant à el-Alamein, en Égypte, en octobre 1942. Montgomery, qui a compris que le secret de la guerre moderne était d'accumuler plus de moyens techniques et matériels que l'ennemi, puis de lui taper dessus sans relâche, vient de repousser les troupes de Rommel. Sur les débris éparpillés de l'armée du Renard du désert, le vieux lion triomphe. Première victoire allié. Churchill n'était surtout pas homme à laisser filer l'occasion d'un mot historique: « Ce n'est pas la fin. Ce n'est même pas le commencement de la fin. Mais c'est peut-être la fin du commencement. »

Rares sont ceux qui, comme lui, concurent une existence ayant marqué les événements de son temps au point que le prix Nobel de littérature, décerné en 1953, y ressemble à une simple annotation griffonnée d'une main distraite dans la marge. Toutes époques confondues, aucun autre homme politique n'aura versé au fonds universel de la mémoire humaine autant de phrases célèbres, mots d'esprit et autres paroles cinglantes ou profondes. Ni De Gaulle, ni Napoléon, ni même André Boisclair ne sont capables de lui tenir tête sur ce champ de bataille guerrier où Churchill, qui fut le Sacha Guity et le Jean Cocteau de la scène politique du vingtième siècle, ne tolère aucun, absolument aucun rival.

Un petit livre paru aux Éditions Michel Lafon nous restitue, au fil des discours, des événements et des hommes, le florilège de ces éblouissantes saillies. Elles y sont toutes: la « plus belle heure », le rideau de fer, le « rébus enveloppé de mystère au sein d'une énigme », sans oublier le sang, la peine, la sueur et les larmes. De quoi nous consoler de Paul Martin pour une heure ou deux, mais pas du fait que Churchill, qui participa à la dernière grande charge de la cavalerie impériale au Soudan puis, un demi-siècle plus tard, vit naître la première bombe à hydrogène, fut un précurseur déterminé des armes de destruction massive. « Je suis favorable au développement des armes chimiques et des gaz. Le vent est le plus souvent de notre côté », déclarait-il en 1918, à propos de... l'Irak.

◆ ◆ ◆
Pour ceux d'entre vous qui pren-

◆ ◆ ◆
Collaborateur du Devoir

LE MEILLEUR DE SIR WINSTON CHURCHILL

Sous la direction de Fabien Perucca et Huguette Maure
Éditions Michel Lafon
Paris, 205, 246 pages

L'OURS

Jean-Pierre Sylvestre
Éditions de l'Homme
Montréal, 2005, 123 pages

CAROLINE MONTPETIT

On dit que c'est un genre en pleine expansion, en pleine ébullition, et pourtant, peu de festivals lui ont jusqu'à maintenant été consacrés au Québec. Qu'à cela ne tienne, le Salon du livre et le Festival Juste pour rire ont uni cette année leurs efforts pour inaugurer un nouvel événement, BD Montréal, sorte de salon en plein air consacré au 9^e art qui prendra place durant le Festival Juste pour rire. Du 14 au 24 juillet, boulevard De Maisonneuve, on pourra croiser la joyeuse faune qui fait vivre la bédé de ce côté-ci de l'Atlantique et jusqu'en Europe depuis quelques années.

Et son président d'honneur, le bédéiste Jean-Paul Eid, insiste sur une chose. Non seulement les bédéistes québécois trouvent facile-

ment prendre pour leur talent en Europe, mais les éditeurs de bédé québécois y ont également une part de marché de plus en plus intéressante. En plus, le Québec commence à faire figure de leader en Amérique du Nord en comptant un baccalauréat en bande dessinée, offert à l'Université du Québec en Outaouais, et en publiant un répertoire de la bande dessinée québécoise exhaustif comme celui qui a été publié ces dernières années aux Éditions des Mille-Îles.

Reste que la bédé demeure parfois mal considérée par les libraires, qui la classent souvent dans les livres pour enfants alors qu'elle s'adresse à des publics extrêmement variés. Jean-Paul Eid croit aussi que ces mêmes libraires dévalent à tort la bande dessinée québécoise au profit de

la bande dessinée européenne. Pourtant, les bédéistes québécois bénéficient d'un public croissant.

Mais est-ce le dessin ou le scénario qui fait la bédé? Jean-Paul Eid répond que c'est un vaste débat. Depuis quelque temps, le roman graphique (*graphical novel*), qui a la taille d'un roman et se publie en noir et blanc, a connu un engouement surprenant, permettant de satisfaire même des lecteurs exigeants en matière de littérature. Mais, du même souffle, les revues et les magazines qui faisaient paraître de la bédé sous forme de feuilleton, particulièrement en Europe, ont connu un déclin. Les jeunes bédéistes doivent donc désormais compter sur le réseau des librairies pour se faire connaître et séduire leurs lecteurs par un dessin plus frappant.

Par ailleurs, au Québec, où les

moyens de production sont moins importants qu'en Europe, la plupart des bédéistes sont à la fois dessinateurs et scénaristes. Ceux qui traversent l'Atlantique pour travailler en France ou en Belgique sont cependant souvent embauchés uniquement pour exécuter des dessins, conjointement avec un scénariste qu'ils ne connaissent souvent même pas!

Minisalon du livre dans un festival de l'humour, BD Montréal offre au public une foule de rencontres avec des scénaristes et des dessinateurs, des séances de création en direct, d'improvisations, des animations, des rencontres, des tables rondes et des conférences. Pour permettre au genre de rencontrer enfin son public.

Le Devoir

BÉDÉ

La larve à l'œil

DENIS LORD

Hallorave? Ça se passe dans une banlieue jolie et propre où, de l'avis d'Eric, le centre commercial est l'équivalent d'une cathédrale, le dernier endroit où le mot « architecture » ait encore un sens. Derrière les haies parfaitement cisaillées, sous le couvert des bungalows anonymes, les adolescents patouillent dans l'ennui, s'étouffent dans le désespoir. Denis subit les brutalités de son père; Marie tente de gagner l'affection de son idole, la serveuse Sal, qui la méprise; Eric filme les ébats de Karine avec un sexagénaire joueur de bowling. Heureusement, il y a le sexe, la drogue et le rock'n'roll! Mais même cette joyeuse trinité dispense son lot de cauchemars...

Le dessinateur Mezzo et son indéfectible scénariste Pirus, auteurs d'*Hallorave*, premier tome du *Roi des mouches*, sont absents de la plupart des ouvrages portant sur la bande dessinée. Dans le registre du *hard boiled*, du roman noir pourtant, le tandem a produit des œuvres d'un calibre peu égal. *Deux tueurs* (1995) et *Mickey Mickey* (1997) par exemple, parus chez Delcourt, sont deux petites merveilles où le verbe bref et féroce de Pirus épouse parfaitement le dessin de son acolyte hyperréaliste, maître du noir et blanc. Surtout du noir!

Le Roi des mouches marque une transition dans l'œuvre des auteurs. En matière de longueur et de structure, c'est leur récit le plus ambitieux à ce jour et l'action — qui ne manque pourtant pas —, cède le pas à la psychologie des personnages. Ces derniers se partagent la narration des chapitres, revenant parfois sur un élément de l'intrigue avec leur propre subjectivité.

Des bébites

L'évocation des mouches n'est pas fortuite. Les personnages ont

l'air d'insectes exécutant leurs derniers soubresauts sous l'épingle d'un entomologiste. Ils s'agitent mais, dans cette atmosphère qui rappelle David Lynch à coup sûr, tout semble figé. Ce peut être à dessin, c'est peut-être une étape nécessaire à la mise en place des éléments d'un récit de longue haleine, mais c'est là aussi que le bât blesse. Si Denis, Eric, Marie et leurs parents ont chacun leur personnalité, leur histoire, leurs différences s'estompent rapidement: ils sont unilatéralement solitaires, paumés, tordus et sinistres. L'omniprésence des voix hors champ accentue cette banalisation, rajoute à l'effet de redondance déjà prégnante à cause de la reprise d'événements. La mise en couleurs (signée Ruby), à ma connaissance une première dans les albums de Mezzo et Pirus, s'avère judicieuse, mais leur travail en noir, et blanc est beaucoup plus dynamique. Passé le choc des 20 premières pages, ça devient lourd, la stagnation ne s'efface que vers la fin, alors que s'amorce un changement de registre.

Quand même, c'est du Mezzo et Pirus: complètement disjoncté, puissant et foutument bien dessiné. Il faut lire et relire *Hallorave*, se précipiter sur le prochain épisode.

denislord@endirect.qc.ca

Collaborateur du Devoir

LE ROI DES MOUCHES

TOME 1: HALLORAVE

Mezzo et Pirus
Couleurs: Ruby
Albin Michel
Paris, 2005, 63 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

La distribution des prix

GISÈLE DESROCHES

Le 21 avril dernier, lors de l'inauguration officielle du Salon du livre de Trois-Rivières, le prix Illustration jeunesse catégorie « Album » était remis à Anne Villeneuve pour *Me voilà! Mon album de bébé*, paru chez Hurtubise HMH. Pour elle, il s'agissait d'un doublé puisqu'elle remportait également le même honneur catégorie « Petit roman illustré » pour les illustrations de *Le Nul et la Chipie*, sur un texte de François Barcelo, chez Soulières éditeur.

Deux jours plus tard, soit le 23 avril, avait lieu à Paris la remise du 10^e prix Chronos Vacances 2004. Des milliers d'enfants français fréquentant 400 centres de loisirs et de vacances ont été invités à choisir par vote secret un livre parmi quatre ouvrages sélectionnés. Ils ont exprimé leur préférence pour *Isidor Suzor*, de l'auteure québécoise Anique Poitras, illustré par Céline Malépart chez Dominique et compagnie. Un prix d'autant plus apprécié qu'il est rare que des ouvrages québécois retiennent l'attention là-bas.

Le Salon international du livre de Québec a par ailleurs décerné à l'écrivain Jean Lemieux le Prix de création littéraire catégorie « Littérature jeunesse » pour son roman *Le Fil de la vie*, paru à La Courte Echelle. Ce prix, créé en 2003 pour souligner l'originalité et la qualité d'une œuvre d'un auteur rési-

dant dans la ville de Québec, avait été attribué dans la catégorie « Jeunesse » en 2004 à Anique Poitras pour *La Chute du corbeau* (Québec Amérique).

Illustration

Le prestigieux Prix canadien d'illustration Elisabeth Mrazik-Cleaver a par ailleurs été remis au Château Dufresne le 28 avril dernier par IBBY Canada, sous la présidence d'honneur de Barbara Scharioth, directrice de la Bibliothèque internationale de jeunesse de Munich, à l'illustrateur Stéphane Poulin pour son album *Can You Catch Joséphine?* (Toundra books).

Le Grand Prix du livre de la Montérégie 2005 catégorie « Littérature jeunesse » a été remis à l'auteure Danielle Simard au terme du Festival de littérature de la Montérégie, qui s'est déroulé pendant tout le mois d'avril, pour son roman *Le Macaroni du vendredi* (Soulières éditeur). Ce roman est le cinquième de la sympathique série dont chaque titre porte un nom de la semaine.

Chaleureuses félicitations aux lauréats et lauréates.

Collaboratrice du Devoir

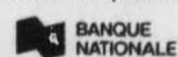
festival ORFORD

Du 23 juin au 13 août

Addis,

airs savoureux à l'italienne

Concert-bénéfice présenté par la



Samedi 9 juillet, 19 h
Phillip Addis, baryton
Emily Hamper, piano



Taylor et Labelle,

bouleversant baroque

Dimanche 10 juillet, 14 h 30
Daniel Taylor, contre-ténor
Dominique Labelle, soprano
Theatre of Early Music



Mozart,

La Clemenza di Tito

Mardi 12 juillet, 20 h
Yannick Nézet-Séguin, chef d'orchestre
François Racine, metteur en scène
Bernard Fortin, narrateur
Musiciens de l'OM
Chanteurs de l'Atelier lyrique
du Centre d'arts Orford



Piano

maestria

Vendredi 15 juillet, 20 h
David Fray, piano

Samedi 16 juillet, 20 h
Jacques Rouvier, piano



Plus de 40 concerts!

Forfaits souper-concert 40 \$*

* s'appliquent à la plupart des concerts.

Forfaits hébergement-concert à partir de 78 \$ p. p. occ. dbl.

Abonnez-vous et profitez de rabais et privilèges.

1 800 567-6155
www.arts-orford.org
billetterie@arts-orford.org
3165, chemin du Parc, Orford

centre d'arts ORFORD

cet été, jouez à la chaise musicale!

LE DEVOIR



Gouvernement du Canada

Government of Canada

Québec
Ministère de la Culture et des Communications
Emploi-Québec

UN CONCERT EXCEPTIONNEL OFFERT PAR LE FESTIVAL!

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTREAL

THE PAT METHENY GROUP

LA TOURNÉE THE WAY UP

DEMAIN SOIR À 21 H! GRATUIT

SCÈNE GM

rue Sainte-Catherine
angle Jeanne-Mance
Metro Place des Arts

RENSEIGNEMENTS
Jazz 101
1 877-1881 / 1 888 515-0515
www.montrealjazzfest.com

L'AGENDA

L'horaire télé,
le guide de vos soirées

Gratuit dans
LE DEVOIR
du samedi

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Des cerfs-volants au pays des talibans

SÉBASTIEN BARANGÉ

Chaque hiver à Kaboul, les enfants organisaient autrefois des concours de cerfs-volants. Des jours durant, ils découpaient, sciaient, assemblaient ce qui deviendrait le plus beau et le plus résistant des cerfs-volants. Les rues se remplissaient d'Afghans qui, les yeux rivés vers le ciel, admiraient ces drôles d'oiseaux et attendaient le vainqueur. Au printemps 1999, Khaled Hosseini, Afghan immigré à San Francisco depuis plus de vingt ans, apprend à la télévision que les talibans viennent d'interdire la danse, les chansons, le cinéma, mais surtout les cerfs-volants. «*Ça m'a tellement touché que j'ai écrit une nouvelle en huit heures; le roman, c'est cette nouvelle qui a grandi*», raconte celui qui a déjà vendu des milliers d'exemplaires de ce livre bouleversant.

Comme Amir son héros, Khaled Hosseini est né à Kaboul, y a vécu dans une famille privilégiée, avant de suivre son père diplomate en France, puis en exil aux États-Unis. À Kaboul, la vie est heureuse pour le jeune Amir. Son ami et complice Hassan l'accompagne au cinéma voir les derniers films américains, Amir lui lit les premières nouvelles qu'il écrit et ils préparent ensemble les concours de cerfs-volants.

Amir est pachtoune et bien né. Hassan est Hazara, son père et lui sont les domestiques de la famille d'Amir. Pourtant, ils sont inséparables et se baptisent eux-mêmes, comme le font parfois les enfants: «*les sultans de Kaboul*». Leur amitié résiste à toutes ces différences. L'un apprend à écrire et savait qu'il pouvait rêver; l'autre, analphabète, serait serviteur comme son père. «*Nous en étions arrivés à nous persuader qu'un jouet fait de papier de soie, de colle et de bambou pouvait combler le fossé entre nous*».

Mais le soir où les deux amis gagnent le très prisé concours de cerfs-volants, leur vie bascule. Hassan se fait violer par un autre adolescent, admirateur d'Hitler et défenseur de la supériorité du peuple pachtoune. Terrorisé et lâche, Amir ne fait rien et assiste au martyre de son ami. Au même moment, l'Afghanistan bascule dans l'instabilité politique. La monarchie est renversée, le chaos s'installe et bientôt les Soviétiques envahissent le pays. Chassés par la folie meur-



trière, Amir et son père partent vers les États-Unis, laissant derrière eux leur vie.

Prétexte au retour au pays

Des années plus tard, celle-ci se rappelle à Amir alors qu'il est devenu écrivain, marié, mais toujours hanté par la culpabilité et la honte. Il reçoit cet appel de Kaboul: «*Viens. Il existe un moyen de te racheter*». Lorsqu'il retrouve l'Afghanistan des talibans, Amir se sent étranger. Ce pays n'est plus le sien. «*Revenir à Kaboul me procurait la même sensation que lorsqu'on rencontre par hasard un vieil ami perdu de vue et qu'on le découvre sans abri, démuné et durement éprouvé par la vie*», écrit Hosseini. Lors de son propre retour au pays en mars 2003, l'auteur a éprouvé ce même sentiment et une émotion très vive face aux atrocités de la guerre. «*J'ai ressenti la culpabilité des gens de la diaspora, parce que je suis très chanceux d'avoir vécu en Afghanistan avant la guerre et d'être parti*».

Ce livre a finalement été pour Khaled Hosseini le prétexte au voyage vers ce pays délaissé, par lui et sa famille et aussi par le monde qui ne s'y intéresse finalement que depuis les attentats du 11 septembre 2001. «*Je reçois beaucoup de lettres de gens qui, après avoir lu ce livre, ont beaucoup plus de compassion et comprennent mieux ce pays*», remarque l'auteur, qui se sent après ce voyage plus à même de répondre aux questions des lecteurs ou des journalistes.

Même si la saveur du roman est

largement autobiographique, Khaled Hosseini n'est pas Amir. Et pourtant, impossible de ne pas rapprocher la passion de l'écriture d'Amir de celle de l'auteur. Il confie lui-même: «*Dès l'âge de huit, neuf ans, j'étais toujours en train d'écrire. Par exemple, la petite nouvelle qu'Amir écrit pour Hassan, je l'avais écrite pour moi, je la lisais à mon père et à ma mère qui m'encourageaient à écrire*».

Les pages de l'arrivée en Amérique, avec le père grand marchand prospère qui devient pompiste, la grande villa de Kaboul qui laisse la place à l'appartement plus que modeste en Californie, sont d'une justesse que seule l'histoire personnelle de l'auteur peut expliquer. «*Les chapitres aux États-Unis sont ceux qui ressemblent le plus à ma propre vie. Si les cerfs-volants sont l'image centrale des premiers chapitres, le marché aux puces devient celle des suivants, parce que mon père avait vraiment un camion avec lequel on allait faire ces marchés*», confie-t-il.

Lémouvant dénouement, lors du retour à Kaboul, puise aussi sa force dans le tableau précis que Khaled Hosseini fait du pays dévasté. Ce qu'il a vu là-bas correspond aux récits de ceux qui y sont retournés et qu'il a revus aux États-Unis. «*Pendant des années j'ai rencontré des Afghans qui parlaient de politique, de ce qu'ils avaient vécu, je notais ces anecdotes et elles m'ont servi pour décrire le pays dans les derniers chapitres*».

On ne peut résister, malgré une écriture un peu convenue, à cette descente dans les abîmes des sentiments humains. Il y a là le terreau pour un scénario poignant. Le cinéaste Sam Mendes (*American Beauty*) travaille d'ailleurs sur l'adaptation au grand écran de cette histoire d'enfance. «*Si les enfants sont nombreux en Afghanistan, l'enfance, elle, y est quasi inexistante*», écrit Khaled Hosseini, qui leur dédie son livre parce qu'ils portent l'avenir de ce pays. Et que demain, ils auront peut-être de nouveau envie de faire voler des cerfs-volants.

Collaborateur du Devoir

LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL
Khaled Hosseini
Editions Belfond
Paris, 2005, 396 pages

Une lueur dans l'obscurité

NAÏM KATTAN

Émile Shoufani, le «*curé de Nazareth*», est un prêtre arabe, israélien, qui appartient à l'Église melkite, l'une des plus vieilles Églises catholiques d'Orient. Depuis un quart de siècle, il dirige, dans sa ville, une école ouverte aussi bien aux chrétiens qu'aux musulmans, établissant, en même temps, des relations d'échanges réguliers avec des écoles juives d'Israël.

Apôtre de la paix dans une terre déchirée par la violence, il croit que les négociations entre politiciens, quoique nécessaires, ne sont pas suffisantes et compte sur le long terme et surtout sur les rapports humains. Or, pour vivre en paix avec les Juifs d'Israël, il est convaincu que les Arabes devraient les connaître et, pour commencer, comprendre la tragédie qui pèse sur leur destin, la Shoah, et en tenir compte. Il conçoit alors le projet d'organiser un voyage à Auschwitz, qui comprendrait des Juifs et des Arabes israéliens, musulmans et chrétiens ainsi que des Français appartenant aux trois religions. Cinq cents personnes dont un bon nombre de scouts, donc de jeunes, se rendront au camp d'extermination nazi en compagnie de survivants et de survivantes. Dès le départ, E. Shoufani est appuyé et aidé en France par Jean Mouttapa qui raconte, dans ce livre, les débuts du projet et ensuite l'organisation et le déroulement de cette grande aventure. J'ai eu le privilège de participer à ce voyage dont j'ai rendu compte, il y a quelques mois, dans *Le Devoir*.

Visite éprouvante dont j'avais du mal à parler, mais événement bouleversant qui, au cœur du lieu de l'horreur, laisse percer l'esprit et l'espoir.

Les Arabes n'ont aucune responsabilité historique dans cette horreur où l'inhumanité de l'homme a atteint son extrême limite. Pourquoi alors, musulmans et chrétiens, des Arabes se rendraient-ils à Auschwitz? Parce que justement, dit Shoufani, cette tragédie, qui a frappé les Juifs, concerne l'humanité tout entière et sa mémoire devrait être prise en charge par tous les hommes. Cela permettrait aux Juifs israéliens, dit l'une des premières personnes à appuyer le projet, de comprendre le drame vécu par les Arabes palestiniens. Non, dit Shoufani avec une rigueur qui n'a d'égale que son immense disponibilité à l'autre. Il n'est pas question d'un échange. Les Arabes, chrétiens et musulmans, accompagneront les Juifs sans rien attendre en retour. Un acte libre, sans contrepartie. Shoufani eut de la difficulté à convaincre ceux qui l'appuyaient, y compris les Juifs. Il

ne saurait être question de réciprocité, insista-t-il. Quels résultats attendez-vous? lui demandaient des hommes et des femmes habitués à l'action. Aucun, affirma-t-il. Peut-être un espoir. Et c'est tout.

Il y a quelques années, j'avais fait le compte rendu dans *Le Devoir* d'un livre consacré au «*curé de Nazareth*». A Auschwitz, pour la première fois, j'étais en face de l'homme. Je n'oublierai jamais son regard, ses bras ouverts, venant vers moi. Naïm, me dit-il prononçant mon nom dans la consonance arabe, comme si nous nous étions toujours connus. Nous parlions dans notre langue commune, l'arabe, mais avions peu besoin de mots. Parce qu'il vit totalement sa foi, Émile Shoufani comprend celle des autres. Il les accueille dans leur différence. Tout au long des jours que nous avons passés à Auschwitz et à Birkenau, Émile fut une présence. Infatigable, d'une chaleur constante, vivant le drame, répondant de tout son être aux regards d'attente et d'espoir qui l'entouraient.

Dans ce livre, brillamment écrit, Jean Mouttapa fait état des difficultés qui ont entouré le projet, les obstacles qu'il fallait franchir, les doutes et les hostilités auxquels Émile Shoufani a dû faire face. Il rend hommage à ceux qui l'ont appuyé et aidé jusqu'au bout. Mon émotion fut constante à la lecture de ce livre. Des images multiples défilaient devant moi. Je voudrais en évoquer une seule. Celle de Jean Mouttapa à notre arrivée à Paris. Pendant des mois, il fut le constant, infatigable organisateur de la participation française au voyage. Je le revois encore, à l'aéroport. Il n'avait plus de voix. Dans son regard, la satisfaction laissait à peine voir l'extrême fatigue. Avait-il hâte de se reposer? lui demandai-je. Oui, mais il était surtout pressé de revoir ses enfants. La vie allait nous dégager des fantômes de la mort qui nous ont entourés tout au long de la visite.

Ce livre est écrit dans l'émotion et je souhaite que de nombreux lecteurs la découvrent pour la partager. Je voudrais rappeler le proverbe arabe que cite Mouttapa: «*Au lieu de maudire l'obscurité, allume une bougie*». C'est ce qu'Émile Shoufani a fait et c'est ce que Jean Mouttapa fait à son tour.

Collaborateur du Devoir

UN ARABE FACE À AUSCHWITZ

Jean Mouttapa
Albin Michel
Paris, 2004, 290 pages

POÉSIE

Une chirurgie poétique

THIERRY
BISSONNETTE

Depuis *Une charogne* de Baudelaire et les envolées morbides de Lautréamont, les poètes se permettent aisément de bafouer le bon goût, surtout quand il pourrait faire corps avec la redite ou la fermeture d'esprit. C'est peut-être pourquoi Karine Hubert a entrepris d'écrire à coups de scalpel un texte plus près de l'autopsie que de l'ode.

D'emblée, la présentation juvénile et relativement amateur de *Je ne devrais pas voir* contraste avec

son contenu, davantage marqué par le cynisme et la précision. Outre un titre qui dénigre la vue, l'obsession qu'a l'auteur de charcuter de yeux suggère qu'elle partage l'iconoclasme de *Un chien andalou*, film surréaliste s'amorçant par une courte scène où l'on tranche un œil au rasoir.

Comptant le cannibalisme parmi ses intérêts, Karine Hubert propose de plus, en troisième partie, une *Cuisine de l'œil* qui éloignera son livre de la plupart des salles à manger. Heureusement, sous certains aspects, l'entreprise évite un grand-guignolesque éculé en allant plus loin que la simple provocation.

Après une courte introduction — description clinique où le corps du narrateur est exposé à la voracité combinée du soleil et des oiseaux —, le recueil se divise en quatre «tableaux». Bien que chacun comporte sa manière et ses particularités typographiques, l'unité thématique et l'acuité sensorielle donnent à l'ensemble une cohérence appréciable. Car malgré une distanciation qui met la douleur et l'individualité entre parenthèses, ces proses donnent littéralement à sentir et à toucher les aëlas de la dissection ou de la putréfaction.

Toujours dans la lignée de Lautréamont, on se demande souvent si c'est une odeur, un bout de chair ou une bactérie qui s'arrose la parole dans *Je ne devrais pas voir*. Il en résulte de subtils effets de voix, le processus de la mort tendant à devenir un concert de purs mouvements, comme dans cette *Toccata*, où l'œil est une fois encore exorbité: «*Dans les bois un arbre est recouvert de peaux. Greffées sur lui, elles poussent en lanières retombantes. À leur extrémité pend un fruit rond et mûr qu'elles balancent insensiblement, jusqu'à ce que le fruit se détache et aille se fracasser contre le tronc*».

Méticuleuse, s'abandonnant parfois à la monotonie par sa répétition maniaque de procédés, Hubert laisse pourtant croire à davantage qu'un exercice de style. Chose certaine, il convient de se laver les mains convenablement après avoir feuilleté ses tableaux d'humour noir.

Collaborateur du Devoir

JE NE DEVRAIS PAS VOIR

Karine Hubert
Triptyque
Montréal, 2005, 85 pages

Lili Maxime

Les Éditions La Grande Marée félicitent Lili Maxime

pour son roman **Ouragan sur le bayou**

Tome 1 de la trilogie: **Ma chère Louisiane**

finaliste au Prix littéraire France-Acadie 2005

★★★★1/2
Surtout à cause de parler « cadjin ».
Un récit chaleureux qui fait revivre ce merveilleux pays de marécages.
Gérald LeBlanc, La Presse, 5 déc. 2004

Une écriture langoureuse, sensuelle!
Elise Giguère, Voir, 14 octobre 2004

À paraître **Tome 2** *Ivresse et exotisme!*
Didier Fessou, Le Soleil, 15 janvier 2005

bdmontréal

VENEZ NOUS RENCONTRER À NOTRE STAND!
DU 14 AU 24 JUILLET - SUR LE SITE DU FESTIVAL JUSTE POUR RIRE

B.D. BD
BD B.D.
BD B.D.
BD B.D.

**TOUTE LA BD...
TOUTE L'ANNÉE!**

Librairie **Monet**

2752, DE SALABERRY, MONTRÉAL
SORTIE 4 DE LAUTOROUTE 15
(514) 337-4083 / 1-877-337-4083
WWW.LIBRAIRIEMONET.COM

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Presses de l'Université du Québec

WWW.PUQ.CA



Commandez en ligne et économisez **10%**

LIVRES

ESSAIS

Les opinions de notre correspondant à Bagdad

Correspondant de Radio-Canada à Bagdad pendant la guerre américano-irakienne qui a éclaté le 20 mars 2003, le journaliste français Roger Auque a été l'informateur principal du Québec sur ce conflit. Ses liens avec nous, d'ailleurs, ne se limitent pas à ce rôle de messenger puisque, en décembre 2003, au moment de la capture de Saddam Hussein, il se trouvait en vacances dans les Laurentides. Sa route, de plus, a déjà croisé celle d'un autre ami du Québec, le reporter de guerre Paul Marchand, qui était à ses côtés en ce matin de 1987 où Auque fut kidnappé par des intégristes du Hezbollah, au Liban. On peut donc dire que, sans être Québécois, ce journaliste qui nous a rendu de fiers services fait partie de notre famille élargie.

Dans un fascinant essai-témoignage qu'il vient de publier sous le titre d'*Otages: de Beyrouth à Bagdad - Journal d'un correspondant de guerre*, Roger Auque abandonne son habituelle neutralité de journaliste d'information pour nous amener dans les coulisses de l'actualité, réfléchir à son métier et donner son opinion sur les acteurs et les enjeux du conflit américano-irakien.

Pourquoi, après une expérience d'otage qui a duré 319 jours en 1987 et qui lui a valu une dépression subséquente, retourner dans une zone de guerre sur laquelle planent tous les dangers? Tout simplement, écrit Auque, pour «la sensation de vivre en direct l'actualité, l'Histoire». «Et même, ajoute-t-il, si chaque conflit reste dangereux, quelle que soit l'expérience que l'on a du terrain, il serait frustrant d'être ailleurs quand tant de choses essentielles se trament.» Il évoquera même l'ambiance «des colonies de vacances» qui règne à l'hôtel Palestine, situé au cœur de Bagdad, pendant le conflit. Quelques semaines plus tard, un obus américain frappera l'hôtel et tuera deux journalistes... Les



Louis Cornellier

plus valeureux d'entre eux, pourtant, choisiront d'y rester.

Le journaliste d'opinion

À la télé et à la radio de Radio-Canada, nous avons entendu Auque rapporter les événements. Du travail indispensable. Dans cet ouvrage, c'est le journaliste d'opinion qui prend la parole sans craindre la polémique. Extrêmement sévère à l'égard de l'ancien régime irakien qu'il qualifie de dictature étouffante, Auque dénonce la complaisance de certains de ses collègues à l'endroit du pays de Saddam: «L'Irak, le pays de la civilisation? Un pays, plutôt, où la torture est devenue le clef de voûte du système, où les pendaisons publiques, les expositions de cadavres et les exécutions sont légion. Où les adversaires du régime sont massacrés ou contraints à l'exil.» Décrivant, sans source à l'appui toutefois, Saddam et ses fils comme des psychopathes sadiques, le journaliste ajoute qu'il n'existe pas de lien direct entre ceux-ci et Ben Laden, mais que l'Irak n'en reste pas moins lié au terrorisme international et qu'il s'agit d'une société intrinsèquement violente: «Ceux qui commettent aujourd'hui des monstruosité en Irak, ce ne sont pas les Américains, mais les terroristes de la guérilla qui enlèvent des innocents, les retiennent et les découpent

en les filant. Il ne faut pas se tromper d'ennemi.» Il évoquera, au passage, le sort de ses collègues Chesnot, Malbrunot et Aubenas, tous victimes, parmi d'autres, de cette violence.

On comprend, sur ces bases, que, pour lui, ceux qui désirent la défaite américaine en Irak commettent une véritable hérésie. La vision de Bush, précise-t-il, est simpliste et manichéenne, mais «sa position offensive et forte face au terrorisme islamique est malgré tout courageuse». Ne nous racontons pas d'histoires, clame le journaliste qui arpente le Moyen-Orient depuis plus de vingt ans: les musulmans extrémistes nous considèrent comme des infidèles et des mécréants, nous ont dans leur mire et doivent être combattus. Plus cynique, il reconnaît que le besoin de pétrole du monde occidental est pour beaucoup dans l'offensive américaine, mais ce sera pour ajouter aussitôt que les conséquences de cette entreprise méritent néanmoins d'être saluées: «Au-delà du contexte géopolitique et des motivations qui ont mené à la chute de Bagdad, la guerre a d'abord permis aux Irakiens de retrouver la liberté et la dignité. Et cela grâce aux États-Unis, n'en déplaise aux opposants à l'intervention militaire en Irak.»

L'enlèvement

Tout, cela dit, même pour Auque, n'est pas bien qui finit bien. Dès mai 2003, il constate que le conflit s'enlise et se transforme en guérilla. En août 2003, il s'inquiète de la tournure des événements et remarque la métamorphose de la résistance nationale en terrorisme aveugle: «Comme à Beyrouth dans les années 1980, lorsque les kamikazes venaient de l'étranger. La main intégriste du terrorisme islamique international est désormais posée sur l'Irak. Que ce soit à travers les réseaux d'Oussama Ben Laden ou les services secrets syriens.»

Certains ont justement mis cette dérive sur le compte de l'intervention américaine et ont accusé Bush d'avoir contribué à empirer la situation irakienne. Auque rejette cette thèse du revers de la main et réaffirme la nécessité de l'assaut: «Même si, en France, beaucoup pensent que George W. Bush n'est pas un grand président, l'histoire retiendra que les Américains ont renversé un dictateur au Proche-Orient et tenté d'apporter la démocratie au peuple irakien.»

En France comme au Québec, cet essai sera reçu comme une provocation par tous ceux, c'est-à-dire la vaste majorité, qui abhorrent la guerre et se méfient des leaders étasuniens comme de la peste. Il faut pourtant entendre ce point de vue d'un homme de terrain expérimenté qui n'a rien d'un mercenaire et qui n'a pas hésité à risquer sa vie pour informer ses contemporains au sujet d'un Moyen-Orient qui bouillonne de tous les dangers et sur la terre duquel se joue peut-être l'avenir du monde. Roger Auque heurte les bons sentiments, ne défend pas une thèse très populaire et passe très rapidement sur les dérapages étasuniens. L'histoire, contrairement à ce qu'il croit, lui donnera peut-être tort. Pour l'heure, et pour nous, il serait toutefois inconvenant de trancher trop vite en sa défaveur. Son témoignage porte, dérange et mérite considération.

Collaborateur du Devoir

louiscornellier@parroinfo.net

OTAGES: DE BEYROUTH À BAGDAD
JOURNAL D'UN CORRESPONDANT DE GUERRE
Roger Auque
Anne Carrière
Paris, 2005, 216 pages

PHILOSOPHIE

Socrate, un et multiple

GEORGES LEROUX

On aime Socrate ou on le déteste. Il suffit de penser à Nietzsche pour que l'idée de haïr le père de la philosophie occidentale — l'expression est de Cicéron — n'apparaisse pas si absurde, mais si on retourne à Platon, ne serait-ce qu'une heure, on voit sur quelle somme de préjugés s'est construite cette image de raisonneur insupportable.

Comme le montre Louis-André Dorion, nous ne savons en fait pas grand-chose de Socrate, et il faut sans doute renoncer à connaître un jour le vrai visage du Socrate historique.

En revanche, nous pouvons progresser vers une représentation plus claire si nous faisons l'effort d'aller à la rencontre des témoignages principaux qui le concernent: Aristophane, Platon, Xénophon. En les considérant séparément, on voit d'abord ce qui les différencie et on peut mesurer le travail de reconstruction — en grande partie imaginaire bien sûr, mais pas entièrement — qui est effectué par chacun.

Aristophane est moqueur et c'est lui qui sans doute nous donne le portrait le plus ajusté à la situation du sophiste sur la place publique. Son portrait a des aspects cruels, et il rappelle le stéréotype de Thalès le nuageux, de l'intellectuel égaré. Mais attention, pernicieux aussi, par son insistance sur l'influence sur la jeunesse! En représentant l'incendie de l'école, Aristophane annonce les chefs d'accusation qui conduiront au procès. L'influence de cette critique fut importante, Socrate le rappelle dans l'*Apologie* en parlant de ses «premiers accusateurs». Platon est en deuil d'un maître, et toute son œuvre est une lente retransmission d'une expérience fondamentale de rencontre avec la raison. Mais là aussi, il faut être prudent, car l'amour joue un rôle: que serait l'art du dialogue sans cette force de l'eros qui guide les interlocuteurs. Le Socrate des premiers dialogues peut irriter, celui du *Banquet* ne peut que séduire. Qui ne voudrait prononcer à son

INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Socrate tel que la tradition s'est plu à l'imaginer...

tour l'éloge d'Alcibiade, amoureux de la pensée!

Inépuisable

De la mission delphique à la pratique de la dialectique, le Socrate de Platon semble inépuisable: serviteur pieux de la divinité, il n'est pas moins philosophe de plein titre. Nicolas Grimaldi, qui limite son essai au Socrate de Platon, voit d'abord en lui un sorcier, un ensorceleur. L'image semble un peu obscure, mais elle touche quelque chose, elle évoque les sortilèges de la parole quand elle entreprend d'aller au bout du langage et des questions de définition: on n'en sort pas indemne!

Mais Platon est aussi, L.-A. Dorion insiste là-dessus de son côté, un séducteur dont le pouvoir étonnant lui apportera la mort: chez tous les jeunes gens qui s'approchent de lui, il suscite une aspiration au bien et un désir de savoir qui transforment ceux qui sont dociles et éloignent ceux qui résistent. Le texte du *Charmide* nous permet justement de saisir sur le vif un de ces jeunes gens qui acceptent le défi du dialogue et l'injonction au bien. Dans l'introduction très riche de sa récente traduction, L.-A. Dorion montre comment l'art de Socrate fait de lui le véritable éducateur.

Reste le cas très particulier de

Xénophon. Longtemps méprisés et tenus pour anecdotiques, les *Mémoires*, dont L.-A. Dorion est aussi le traducteur, sont aujourd'hui l'objet d'une certaine réhabilitation: on peut y retrouver plusieurs traces de la vie de Socrate et de sa pensée. Même si le portrait de Xénophon est irréductible à celui de Platon, et cela pour plusieurs raisons, il ne s'impose pas moins comme un portrait des qualités morales de Socrate, et notamment de sa maîtrise de lui-même, une qualité indispensable à la fonction politique et le corollaire le plus nécessaire de l'amitié. Le Socrate de Xénophon est sobre, austère et généreux et les raisons de s'attacher à lui paraissent en un sens plus humaines et plus égalitaires que ce qu'on trouve chez Platon.

Socrate un et multiple? C'est la conclusion de ce livre où on trouvera une synthèse admirable de la recherche actuelle, en même temps qu'un portrait contemporain, clair et qui a toutes les qualités d'une image bien nettoyée. À travers le prisme des textes reçus par la tradition dont nous sommes les héritiers, apparaît une figure dont on s'approche toujours avec précaution, mais si on l'observe au travail dans le *Charmide*, qui ne voudrait une fois dans sa vie avoir une conversation comme celle-là?

Collaborateur du Devoir

SOCRATE

Louis-André Dorion
Presses universitaires de France,
«Que sais-je?»
Paris, 2004, 127 pages

CHARMIDE ET LYSIS

Platon
Traduction inédite
Introduction et notes
par Louis-André Dorion
GF Flammarion
Paris, 2004, 316 pages

SOCRATE LE SORCIER

Nicolas Grimaldi
Presses universitaires de France,
«Perspectives critiques»
Paris, 2004, 124 pages

Philosopher avec les obscurs

LOUIS CORNELIER

Du premier, Parménide, on a dit qu'il était le père de l'ontologie, c'est-à-dire cette science de l'être en tant qu'être, un des domaines les plus complexes de la philosophie. Au sujet du second, Héraclite dit l'Obscur, Socrate aurait affirmé: «Ce que l'on en comprend est exceptionnel, c'est pourquoi j'en déduis que le reste doit l'être aussi, mais pour atteindre le fond de cette partie-là, il faudrait être un plongeur de Délos.»

Et c'est à ces présocratiques-là, Parménide, penseur de la vérité unique, immobile et sans cause, et Héraclite, penseur de la réalité comme flux en perpétuel changement et du monde comme champ de bataille entre forces opposées, que Claude Bertrand s'intéresse dans ce désarçonnant *Dialogue avec Parménide et Héraclite*.

Un tel ouvrage, on le comprendra, résiste, tant par sa forme que par son contenu, à l'exercice du résumé. Aussi, je renonce d'emblée à tenter de rendre compte, en quelques mots, des thèses exposées par Bertrand pour mieux m'attacher à leur mouvement.

«Qu'est-ce que l'être?», demande d'abord Bertrand avant de citer la réponse de Parménide: «L'être est, et il ne peut pas ne pas être.» Sur cette base pour le moins obscure, notre guide, qui affirme «je veux exister et je veux échapper à cette existence» de même que «mon existence est peu de chose par rapport à ma participation à l'être», nous invite à nous mettre en chemin. Cela, écrit-il, cette pensée comme écoute de l'être, exige aussi «un effort de la sensibilité» et une ouverture «à l'inconnu en nous».

Pour parvenir où, à quoi? Il faudrait justement délais-

ser cette approche finaliste et accepter de se livrer au caractère poétique de la démarche pour arriver à «dire les choses sans les dire» dans l'esprit d'une «approche tout à fait discrète et silencieuse de la pensée» qui cherche la vérité en chemin sans souci de la destination.

Aussi, on ne lira pas ce dialogue pour le comprendre, au sens habituel du terme, mais plutôt pour faire une expérience dont l'objet, l'être, reste insaisissable. Inutile de préciser que tous n'y trouveront pas leur compte tant il est vrai que n'est pas plongeur de Délos qui veut.

En conclusion, Bertrand signe un intéressant plaidoyer en faveur de l'enseignement obligatoire de la philosophie au collégial: «Si la philosophie doit continuer à être obligatoire, c'est qu'en son contenu, elle enseigne la liberté de la pensée qui est une attitude toujours contradictoire, c'est-à-dire dialectique en son essence.» Là-dessus, on ne le contestera pas, mais on se permettra de douter qu'un tel enseignement, pour des étudiants au collégial, trouve sa pertinence dans des œuvres aussi intrinsèquement rébarbatives que celles de Parménide et d'Héraclite. Donnez-leur une chance, aurait-on envie de s'écrier, et à la philosophie, du même coup.

Collaborateur du Devoir

DIALOGUE AVEC PARMÉNIDE ET HÉRACLITE

Claude Bertrand

Les Presses philosophiques
Longueuil, 2004, 224 pagesLire et relire...
Diane-Monique Daviau

Une femme s'en va
ISBN 2-89502-205-4
226 pages, 24,95 \$



La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu
Réédition en poche
ISBN 2-89502-194-5
182 pages, 14,95 \$

L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS

LE NOUVEAU
GRAND ROMAN DE
PAULO
COELHO

PAULO
COELHO
Le Zahir



JAMAIS ON N'EST ALLÉ
AUSSI LOIN PAR AMOUR

Flammarion

LIVRES

PARTAGE

SUITE DE LA PAGE E 1

fait, on trouvait qu'il avait joué aussi beaucoup à Montréal. Mais, quand même, on s'est dit qu'il était temps l'an dernier.» Alain Lefèvre accueillera la veuve d'André Mathieu lors du concert de samedi, où il jouera le *Concerto de Québec*.

Le père Lindsay se réjouit de voir que Luganski et Lefèvre aient ainsi accepté de partager l'affiche lors du concert de ce soir. Outre le plaisir de réentendre le *Concerto de Québec*, il sera intéressant pour le public de faire connaissance avec Nikolai Luganski, le soliste de l'OSM et Kent Nagano dans leur concert parisien de mai 2006. Luganski interprétera ce soir le 1^{er} *Concerto* de Tchaïkovski, qu'il a enregistré avec nul autre que Kent Nagano pour l'éditeur néerlandais PentaTone, dont les disques viennent enfin de faire leur entrée sur le marché canadien il y a un mois.

Outre les concerts de l'amphithéâtre en fin de semaine, Lanaudière poursuit évidemment ses concerts de semaine dans les églises. Leur public est constitué de mélomanes de la région, mais aussi de Montréalais amateurs de récitals et de musique de chambre. Dès mardi, cette série permettra de découvrir le pianiste français Alexandre Tharaud. On y entendra également Ang Li et Mihaela Ursuleasa, deux jeunes pianistes, les violoncellistes Pieter Wispelwey et Emmanuelle Bertrand, le violoniste Yossif Ivanov et le Trio Hochelaga. Toujours des plaisirs partagés...



ALAIN LEFÈVRE

FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Concert d'ouverture. Nikolai Luganski (piano), Alain Lefèvre (piano), Orchestre du Festival de Lanaudière, direction: Gregory Vajda. Bartók: *Dances de Transylvanie*. Tchaïkovski: *Concerto pour piano n° 1*. Liszt: *Les Préludes*. Mathieu: *Concerto de Québec*. Amphithéâtre de Lanaudière, samedi 9 juillet, 20h.

À écouter au disque

Tchaïkovski: *Concerto pour piano n° 1*, *Concerto pour violon*. Nikolai Luganski (piano), Christian Tetzlaff (violin), Orchestre national de Russie. Kent Nagano. PentaTone (distr.: Naxos).
Mathieu: *Concerto de Québec*. Alain Lefèvre (piano), Orchestre symphonique de Québec, Yoav Talmi. Analekta. *Hommage à André Mathieu* (piano seul). Analekta.

Collaborateur du Devoir

JE VAIS CHANGER

Albin de la Simone Virgin (EMI)

Tel-M qui fut d'abord guitariste de Sinclair avant d'éclorre, Albin de la Simone a d'abord officié aux claviers pour autrui, notamment pour Souchon. Et puis, en catimini, il s'est cousu main un premier album d'une rare finesse et d'une sensibilité extrême qui nous est parvenu à l'automne 2003. Albin de la Simone, faut-il préciser, est un peu le Pierre Lapointe des Français, être à part, à la fois fort et fragile, musicien plus que doué à l'univers singulier et un brin sulfureux, capable de dire très délicatement les choses les plus dures, mais capable aussi d'humour et d'autodérision.

Et si ce nouveau disque s'intitule *Je vais changer*, c'est le même brillant Albin que nous retrouvons, à cela près que la facture est volontairement plus pop: il y a là-dessus au moins autant de guitares que de claviers. À ce qu'on lit d'Albin en France, cela tient à un désir du chanteur de ne pas cultiver sa marginalité en pot. D'où des chansons qui sont à cent lieues de la banalité mais se chantent. Et portent des marques d'identification indélébiles: un riff de guitare génialissime simple introduit *Je te manque*, des claquements de doigts annonçant habilement *L'Homme patient*, de curieuses onomatopées lancées *Non merci* (une chanson drolatique sur l'horreur des sorties en discothèque). Et ainsi de suite.

L'album, par là, est en même temps plus accessible et plus déroutant. Accessible dans la manière, déroutant dans le propos. Cela va de la légèreté de *Ces mots stupides*, reprise avec Jeanne Cherhal du célèbre duo *Somethin' Stupid* de Frank et fille Nancy, jusqu'à la douleur vive sous la surface des mots de *Notre homme*, une chanson qui raconte une expérience de pédophilie. Entre les deux, on trouve *Je te manque*,

chanson plus qu'agréable sur le sentiment délicieux que l'on ressent quand on sait que l'on manque à quelqu'un, et *Démonia*, où il est question de ces types qui passent leur temps à visiter les filles toutes nues d'Internet pendant que leur *Angèle attend dans la chambre d'en bas*.

Et tout ça se termine sur une pièce de piano qui dure vingt minutes, comme quoi, pour ce qui est de la récupération commerciale d'Albin de la Simone, on pourra repasser. On en jugera les 3, 4 ou 5 août au Studio du Monument-National, dans le cadre des FrancoFolies, alors qu'il sera programmé à la même affiche que son ami J. P. Nataf.

Sylvain Cormier

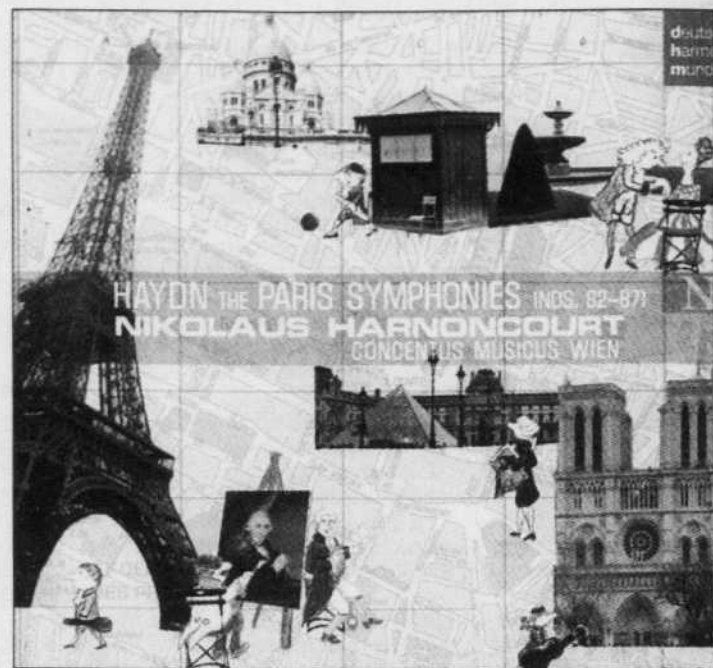
CLASSIQUE

HAYDN

Les Symphonies parisiennes (n° 82 à 87). Concentus Musicus de Vienne, dir.: Nikolaus Harnoncourt. DHM 3 CD 82876 60602 2.

Après avoir enregistré il y a quelques années les *Symphonies londoniennes* de Haydn avec l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, Nikolaus Harnoncourt s'est replié sur son ensemble viennois pour une interprétation des *Parisiennes* préméditée dans le moindre détail. Le chef autrichien est ainsi le premier, à ma connaissance, à inclure l'introduction dans la reprise de la symphonie *«La Reine»*, comme c'est écrit, dans l'esprit d'une suite française comprenant ouverture, gavotte, menuet et contredanse. Évidemment, cet enregistrement n'a pas besoin de la réflexion ou de la connaissance musicologique pour être apprécié: il éblouit immédiatement par la verve, la précision, l'intelligence dans la caractérisation sonore (symphonie *«La Poulle»*), la souplesse et les équilibres.

C'est avec une vision alerte et fine, à l'image de la délicatesse des *Menuets* et de leurs trios,



qu'Harnoncourt aborde ces partitions. Lui, qu'on qualifie si facilement de dogmatique, triomphe par l'esprit et l'imagination, la théâtralité et un sens unique de l'équilibre. Après une 5^e *Symphonie* de Bruckner immense, voici un second enregistrement majeur de Nikolaus Harnoncourt cette année.

Christophe Huss

MARTINU

Les six symphonies. Orchestre royal national d'Écosse, dir.: Bryden Thomson. Chandos 3 CD 10316(3)X (distr. SRI).

Nous voici au cœur de ce répertoire précieux du XX^e siècle exclu des salles de concerts par l'inculture programmatique des uns et l'avant-gardisme forcené des autres. À cela s'ajoute le tort pour Martini (1890-1959) d'avoir «trop» composé. Que retenir dans cet œuvre gigantesque? Assurément, au moins *Gilgamesh*, *Juliet*,

La Passion grecque, *Ariane*, la *Messe de bataille*, *Lidice*, le *Double Concerto*, *Les Fresques de Piero della Francesca*, des quatuors et les six symphonies. Ces dernières, composées entre 1942 et 1953, sont donc toutes des œuvres de maturité, une maturité qui se ressent dans la concentration des moyens expressifs, notamment dans les 3^e et 6^e *Symphonies*. Cette dernière, aussi connue sous le terme *«Fantaisies symphoniques»*, dédiée à Charles Munch, est un véritable chef-d'œuvre. Les symphonies de Martini sont un ensemble symphonique important du XX^e siècle, au même titre que, par exemple, ceux de Chostakovitch, Nielsen, Sibelius, Honnegger et Vaughan Williams. Même si l'on trouve séparément les incomparables enregistrements de Karel Ancerl des *Symphonies n° 5 et 6*, les intégrales sont relativement peu nombreuses. Face à l'intégrale de référence, signée Vaclav Neumann, celle de Bryden Thomson, enregistrée en 1989 et 1990, fait meilleure figure que celle, trop hâtive, de Neeme Järvi (BIS). Chandos vient de la rééditer à bon prix. Même si le chef écossais reste un peu en deçà des paroxysmes de la grande symphonie de guerre (la 3^e) et du tranchant de la *Sixième*, cet élégant coffret est une très bonne occasion de faire connaissance avec des compositions importantes.

C. H.

RITA LETENDRE - Petits tableaux et ART PREMIER AFRICAIN

Jusqu'au 3 septembre 2005

La galerie sera fermée du 17 juillet au 8 août 2005

GALERIE SIMON BLAIS

5470, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849 1165

Ouvert du mardi au vendredi: 10h à 18h, samedi: 10h à 17h

SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU



FONDATION DEROUIN

16 JUILLET AU 5 SEPTEMBRE 2005 - VAL-DAVID

www.fondationderouin.com

festival international de jardins médis

jardins de médis / reford gardens

6^e édition

du 24 juin au 2 octobre 2005

12 jardins contemporains [australie. canada. états-unis. france. québec]

200, route 132, Grand-Métis (Québec) G0J 1Z0
(418) 775-2222 www.jardinsmetis.com

Canada Economic Development / Développement économique Canada

Québec / Québec

«Sur une évocation figurative émerge une conversion abstraite»

TABLEAUX RÉCENTS :

LOUISE FAUTEUX et BERNARD GILBERT

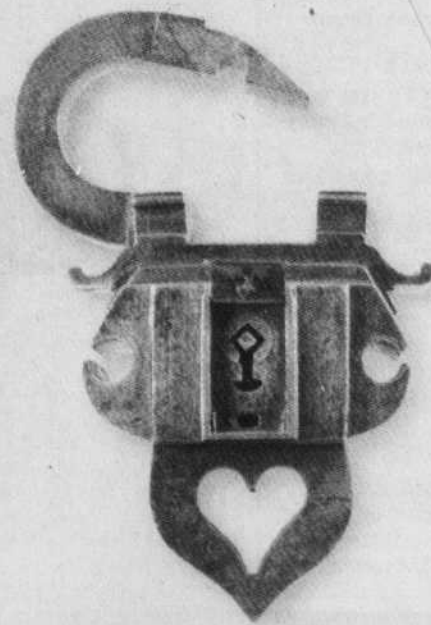
Prolongation jusqu'au samedi 16 juillet

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770

Horaires: mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-20h samedi 12h-17h et sur rendez-vous

TRÉSORS du Musée Stewart 50 ans d'acquisitions



50 ans de passion

Fort de l'île Sainte-Hélène

Renseignements: 514.861.6701 Jean-Drapeau



La Revente

14 juillet au 20 août 2005

Art Mûr vous invite à placer vos œuvres d'art contemporain en consignation à la galerie ou encore d'acquérir des œuvres de nouveau sur le marché.

Info: 514 933 0711
artmur@videotron.ca
5826 rue St-Hubert, MtL.

Société de développement des entrepreneurs culturelles Québec

DU 5 JUILLET AU 28 AOÛT SOLITUDES URBAINES



Le chemin le plus court est la ligne droite, d'Éric Sauvé

Simon BILODEAU
Marjolaine BOURDUA
Bruno GAREAU
Mathieu LACA
Danielle RAYMOND
Éric SAUVÉ

Commissaire: Martin Champagne

Heures d'ouverture

Du mardi au dimanche :
de 13 h à 17 h
Le vendredi :
de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h
L'entrée est libre.

Salle <FRED-PELLIN>

MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest
Renseignements: (450) 662-4440

www.ville.laval.qc.ca



Après le Festival de Lanaudière, celui de Cammac et le Glimmerglass Opera...

4 août: Saint-Hyacinthe
Circuit patrimonial

9 août: Ottawa
Leonardo et Michelangelo

16 août: Québec
Camille Claudel et Rodin

10-11 septembre
le VIEUX-LÉVIS et SAINT-JEAN-PORT-JOLI

www.lesbeauxdetours.com

(514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

RENCONTRES EN GAYLE ROMAINE



EXPOSITION 17 MAI-9 OCTOBRE

POINTE-A-CALLIÈRE

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
Montréal

350, place Royale
Vieux-Montréal
Tél.: (514) 872-9150
www.pacmusee.qc.ca

MUSEEGALLOROMAIN

RHÔNE

MUSEE D'ART ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

Canada AIR CANADA

LE DEVOIR

MUSEE D'ART ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

MUSEE D'ART ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

MUSEE D'ART ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

MUSEE D'ART ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

MUSEE D'ART ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

MUSEE D'ART ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

MUSEE D'ART ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

MUSEE D'ART ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

CINÉMA OUTREMONT
1248, rue Bernard Desest (514) 495-0944
www.theatreoutremont.ca

VIPÈRE AU POING de Philippe De Broca
France-Grande-Bretagne, 2004, 101 min. (G)
Lundi 11 juillet 19 h 30

Cinéma

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM



Dans *Innocence*, de Lucile Hadzihalilovic, des dizaines de filles, âgées entre 7 et 14 ans et distribuées dans quatre maisons, vivent en quasi-autarcie dans l'attente d'une éventuelle «libération» dont on ne saura la vraie nature qu'à la toute fin du film.

Un mystère qui n'a rien d'innocent

INNOCENCE
Écrit et réalisé par Lucile Hadzihalilovic. Avec Zoé Auclair, Béatrice Haubrigues, Lea Bridaroli, Marion Cotillard, Hélène De Fougerolles. Image: Benoît Debie. Montage: Adam Finch. Musique: Leos Janacek, Sergei Prokofiev, Pietro Galli, Richard Cooke. Belgique-France-Royaume-Uni, 2004, 115 minutes.

MARTIN BILODEAU

Premier long métrage de la Belge Lucile Hadzihalilovic, *Innocence* n'a rien d'un film innocent. C'est au contraire une œuvre noire et tourmentée, belle et mystérieuse, sur l'enfance au féminin et le difficile rituel du passage à l'adolescence.

On est d'abord hypnotisés par le climat du film, campé dans un grand parc brumeux et isolé de la civilisation. Des dizaines de filles, âgées entre 7 et 14 ans et distribuées dans quatre maisons, vivent en quasi-autarcie dans l'attente d'une éventuelle «libération» dont on ne saura la vraie nature qu'à la toute fin du film. Leurs repas sont servis à heures fixes, leurs jeux sont laissés à leur libre imagination et leur formation scolaire se résume à deux matières: les sciences naturelles, où Mademoiselle Edith (Hélène De Fougerolles) leur apprend à cohabiter avec la faune et la flore du parc qui les entoure, et les classes de ballet, où Mademoiselle Eva (Marion Cotillard) leur enseigne la grâce et la discipline: «L'obéissance est la seule chose qui mène au bonheur», leur souffle celle qu'on dirait prisonnière de l'établissement. Mais l'est-elle vraiment?

Tiré d'une nouvelle de Frank Wedekind intitulée *Mine-Haha ou l'éducation corporelle de jeunes*



Innocence est tiré d'une nouvelle de Frank Wedekind intitulée *Mine-Haha ou l'éducation corporelle de jeunes filles* (parue en 1888).

filles (parue en 1888), *Innocence* tient moins à une histoire qu'à un état, innocent, justement, que la cinéaste peu à peu contamine d'inquiétude, sinon d'angoisse. À cet égard, le parallèle avec *La Sainte Fille* est inévitable et éclairant.

Comme devant le film de Luce Martel, on se pose ici mille questions sur la nature du film. Sur son espace-temps d'abord, qui se dérobe à toute identification: sommes-nous dans une variante des mondes possibles de John

Wedekind, dans un conte de fées naturaliste, dans un laboratoire behavioriste, dans un monde suspendu entre la vie et la mort? Sur le traitement et le regard ensuite: sommes-nous plongés dans un jeu ludique dont Jacques Rivette a le secret, dans un cauchemar satirique à la Jean-Pierre Mocky, ou encore dans une prison écologique de style *The Village*?

Ce ne sont là que quelques-unes des questions et hypothèses qui nous passent par la tête devant *Innocence* et qui nous incitent à regarder le film avec une curiosité

prudente. Car, dans quel mur du réel cet exercice nous fera-t-il foncer à notre insu? Le rythme lent et le déplacement de foyer (trois fillettes sont tour à tour le personnage central) corsent l'épreuve et rendent l'attente parfois pénible. Pour savourer *Innocence*, mieux vaut s'armer de patience, et ne pas trop s'efforcer de la conclusion, qui n'est pas vraiment à la hauteur du mystère dans lequel Lucile Hadzihalilovic l'a si joliment enveloppé.

Collaborateur du Devoir

Une vue de l'esprit

HEAD-ON (GEGEN DIE WAND)

Écrit et réalisé par Fatih Akin. Avec Sibel Kekilli, Birol Ünel, Catrin Striebeck, Güven Kıraç, Meltem Cumbul. Image: Rainer Klausmann. Montage: Andrew Bird. Musique: Klaus Maeck. Allemagne-Turquie, 2004, 118 minutes.

MARTIN BILODEAU

On doit une grande partie du rayonnement du cinéma allemand contemporain à Fatih Akin. Le réalisateur de 32 ans, auteur des agréables *Solino* et *Julie en juillet*, remportait l'an dernier l'Ours d'or à Berlin pour son quatrième long métrage de fiction, *Head-On*, qui confirme son statut, chèrement acquis, de chroniqueur de la dualité culturelle germano-turque.

De fait, sa démarche (à l'opposé de celle de l'autre ambassadeur allemand Tom Tykwer — *Cours, Lola, cours*) n'a jamais semblé aussi pertinente et aboutie que dans cette comédie ironique centrée sur un duo d'immigrés autodestructeurs, l'un déraciné, l'autre qui rêve de s'arracher à ses racines. Cahit (Birol Ünel) est un ivrogne de quarante ans, en rupture avec sa famille. Sibel (Sibel Kekilli) est au contraire prisonnière de sa famille d'immigrés turcs installée à Hambourg, famille qu'elle ne pourra vraisemblablement quitter que le jour où elle aura convolé en justes noces avec un «bon musulman».

Le jour de leur rencontre dans un hôpital psychiatrique où leurs tentatives de suicide les a conduits, elle lui demande de contracter un mariage blanc afin qu'elle puisse vivre une existence de femme libre. Ils commencent tout juste à s'aimer lorsque les fatalités de l'existence (lui la prison, elle l'exil) les ont séparés.

Le scénario est constitué de quatre actes, divisés par un tableau, toujours le même: des musiciens et une chanteuse, sur la rive du Bosphore, jouent un air traditionnel mélancolique et désabusé. Cette narration élégante mais abstraite donne le ton: ça finira mal. Akin, qui en est conscient mieux que personne, ne vise cependant pas les ténèbres de la conclusion, mais la lumière dans le chemin qui y conduit. *Head-On*, à cet égard, est un film sur le voyage, physique et spirituel, que deux héros dissemblables, si essentiels l'un pour l'autre, feront côte à côte puis séparément.

Sur le thème du mariage blanc, déjà conjugué dans toutes les cultures — latino-québécoise dans *Les Noces de papier*, sino-américaine dans *The Wedding Banquet*, judéo-française dans *L'homme est une femme comme les autres* —, Fatih Akin a réalisé une œuvre ambitieuse, originale, pleine de passions défouées, qui transcende le jeu de l'imposture et du malentendu commun à ces histoires. *Head-On* parle au contraire d'esprit et de philosophie, d'appartenance culturelle et d'identité, des thèmes abstraits difficiles à concrétiser autrement que dans un va-et-vient entre l'action et l'inaction, l'espoir et la résignation, la réalité et le fantasme.

La liberté, nous dit en substance Fatih Akin — lequel n'a rien d'un donneur de leçons, rassurez-vous —, est une vue de l'esprit. Parce qu'on est toujours prisonniers de nous-mêmes, peu importe que quatre murs de béton contraignent nos mouvements ou que l'horizon sous nos yeux soit sans fin. Or, de tous les paysages qui se sont posés sur nos écrans depuis le début de l'année, celui de *Head-On* compte parmi les plus beaux.

Collaborateur du Devoir



Head-On est un film sur le voyage, physique et spirituel, que deux héros dissemblables, si essentiels l'un pour l'autre, feront côte à côte puis séparément.

SOURCE MONGREL MEDIAS

hana et les autres...

Texte: Michel Tremblay

avec Rita Lafontaine

Marie Michèle Desrosiers

Louise Latraverse et Jean-Philippe Baril-Guérard

Mise en scène: Gilbert Lepage

du 17 juin au 27 août 2005

le mercredi, jeudi, vendredi et samedi • 20 h 30

Rita Lafontaine est délirante comme on ne l'a jamais vue sur scène. Magistrale Rita Lafontaine (J. Beauvoyer, La Presse). Une performance d'actrices époustouflante: Lafontaine, Latraverse et Desrosiers forment un trio burlesque dans un numéro de haute voltige. (D. Dufresne, La Tribune). Le spectacle vaut le détour simplement pour décrocher, pour le plaisir toujours renouvelé de s'imprégner de l'univers de Tremblay et pour rire un bon coup. (K. Bellerive, Voir)

CARL CENTRE DES ARTS RITA-LAFONTAINE
Église de St-Joseph de Ham-Sud
1 866 877.1444 819 877.5959
www.ritalafontaine.com

Abonnez-vous! Réservez tôt, quelques bans sièges disponibles!

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

DU 25 JUIN AU 28 AOÛT 2005

MERCREDI 13 JUILLET 27 \$
David Fray, piano
Lauréat du Concours Musical International de Montréal, 2004

VENDREDI 15 JUILLET 30 \$
Sergio et Odair Assad, guitares
Deux maîtres de la guitare!

SAMEDI 16 JUILLET 34 \$
Orchestre symphonique de Québec
Direction: Yoav Talmi
Soliste: Martin Chalifour, violon
Un événement musical d'envergure!

DIMANCHE 17 JUILLET GRATUIT
Fête champêtre
11 h 30 Venez pique-niquer sur les terrains du Domaine Forget. Musique, animation, «hot dog» gratuits et activités pour toute la famille!
14 h 00 Deux clowns du Carrousel
François Simard, chansonnier
15 h 30 Blues Gitan

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Veillez noter que la série des brunches-musique est reportée à l'été 2006.
Consultez notre programmation pour les autres activités du Festival et de l'Académie.
(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)
Programmation complète: www.domaineforget.com

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 9 AU 15 JUILLET 2005

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 15

dans L'AGENDA culturel

Festival International de Tango de Montréal

9 au 17 juillet 2005

12, 13 et 14 juillet
Spectacles gratuits en plein air

15 juillet
Souper-spectacle Club Saint-James

16 juillet
Spectacle *Tanguissimo* Théâtre Outremont

Informations: (514) 527-5197
www.festivaldetangodemontreal.qc.ca

Cinéma



Jennifer Connelly dans *Dark Water*, le premier film américain de Walter Salles.

Dans l'eau sale

DARK WATER (EAU TROUBLE)

De Walter Salles. Avec Jennifer Connelly, Ariel Grade, John C. Reilly, Tim Roth, Dougray Scott, Pete Postlethwaite. Scénario: Rafael Yglesias, d'après le scénario de Hideo Nakata. Image: Alfonso Beato. Montage: Daniel Rezende. Musique: Angelo Badalamenti. États-Unis, 2005, 105 minutes.

MARTIN BILODEAU

Lumière blanche, décor glauque, tension psychologique intense, économie de dialogues, d'entrée de jeu, tout indique que l'expérience de *Dark Water* ne sera pas à l'image de ce que les Américains appellent « *a walk in the park* ». Bonne nouvelle.

Remake d'un thriller japonais de Hideo Nakata (*The Ring*), le premier long métrage hollywoodien du Brésilien Walter Salles (*Gare centrale, Carnets de voyage*) propose en effet une expérience de cinéma exaltante, cohérente, pertinente et patiente, sur les thèmes du sacrifice et de l'abandon, dans l'esprit toutefois de *Rosemary's Baby* et de *Birth*. Soyez prévenus.

Dark Water met d'abord en évidence, sinon en valeur, des forces artistiques indéniables: celle de Daniel Rezende (*Cité de Dieu*), qui assemble les pièces d'un puzzle subliminal; celle aussi d'Angelo Badalamenti (*Twin Peaks, Blue Velvet*), qui superpose aux images une musique subtile, quasi inaudible; celle enfin de Jennifer Connelly (*A Beautiful Mind, House of Sand and Fog*), dont le jeu an-

tispectaculaire et sous tension brouille nos perceptions en même temps qu'il nous fournit des indications de lecture.

Dark Water nous met également en présence de forces occultes terrifiantes, qui se manifestent notamment par l'eau qui coule du plafond d'un appartement vétuste d'un immeuble de Roosevelt Island (au nord-est de Manhattan, un décor très puissant, visuellement) dans lequel Dahlia (Connelly, de loin le plus beau mariage de talent et de beauté naturelle depuis Sigourney Weaver), une jeune divorcée, vient d'emménager avec sa fille Cecy (Arien Grade).

Tandis que la dispute entre Dahlia et son ex sur la garde de l'enfant se corse, que ses migraines la forcent au repos et que sa fille se découvre une amie imaginaire, l'appartement vacant du dessus se remplit d'eau sale, laquelle s'égoutte peu à peu sur le plancher de sa chambre. L'impuissance du propriétaire de l'immeuble (John C. Reilly) et du concierge inquiet (Pete Postlethwaite) force Dahlia (clin d'œil à *Dahlia bleu* de Chandler) à pousser l'enquête. Et nous à nous inquiéter de sa santé mentale, sur laquelle son avocat (Tim Roth, méconnaissable et formidable) l'interroge presque continuellement.

L'intrigue peut sembler mince, et le fait que le filon du rapport mère-fille ait été mille fois exploité par le cinéma fantastique — depuis *The Exorcist* et *Audrey Rose* jusqu'à *The Ring* et *Flightplan* (avec Jodie Foster, attendu en septembre) — ne fait rien pour arranger les choses. Or, si à première

vue *Dark Water* semble s'inscrire dans la continuité de cette tradition, c'est uniquement pour donner au réalisateur la possibilité de nous conduire en terrain connu, familier, presque réconfortant. Pourtant, une fois rendus dans ce lieu humide, sale, dégoulinant, Walter Salles nous lâche la main et

le film, dont l'intrigue commençait à piétiner, se jette sur nous avec la force d'un tsunami. Jusqu'à la conclusion, stupéfiante (quoique trop étirée), on nage dans l'eau sale. C'est d'ailleurs ce qui fait de *Dark Water* un film d'été.

Collaborateur du Devoir

Sur un air archi-connu

LAYER CAKE

De Matthew Vaughn. Avec Daniel Craig, Kenneth Cranham, Colm Meaney, Michael Gambon, Sienna Miller, Tamer Hassan. Scénario: J. J. Connolly, d'après son roman. Image: Ben Davis. Montage: Jon Harris. Musique: Ilan Eshkeri, Lisa Gerrard. Royaume-Uni, 2004, 105 minutes.

MARTIN BILODEAU

Parce qu'il ne veut pas allonger la liste des caïds qui ont avant lui fait la pluie et le beau temps sur le petit monde du commerce de la drogue à Londres, il n'a pas de nom. Gentleman trafiquant, XXXX (l'excellent Daniel Craig) domine pourtant son univers d'une tête, et c'est cette lucidité qui lui conseille, à l'heure où ses coffres sont pleins, de prendre sa retraite. Mais comme tous les héros installés du mauvais côté de la loi, celui-ci se verra confier une dernière mission impossible par le parrain local (Kenneth Cranham), seule âme qui vive à qui il ne peut rien refuser.

Ca, c'est la version simplifiée. Le film est beaucoup plus complexe, ou disons plus embrouillé par une multitude de sous-intrigues qui ultimement convergent en un coup de théâtre à la David Mamet. Matthew Vaughn, cela dit, n'a pas le verbe fin ni la manière élégante du réalisateur de *La Prisonnière espagnole*. Il a au contraire la main lourde d'un producteur, en l'occurrence de *Snatch* et de *Lock, Stock and Two Smoking Barrels*, réalisés par son par-

tenaire d'affaires Guy Ritchie, et qui, en dépit de leurs succès publics, faisaient preuve de plus de tempérament que de caractère.

Layer Cake s'inscrit dans la même tradition: jeux de pouvoir, destins piégés, musique du langage où les mots *fuck, fucking et fucker* remplacent toutes les onomatopées, épithètes et noms communs, respectivement. Résultat: un air archi-connu, arrangé au goût du jour pour des acteurs chevronnés (Colm Meaney, Michael Gambon, etc.) investis dans la cause au point de la croire nouvelle.

Pas que le voyage entre les couches épaisses de *Layer Cake* soit lassant, loin s'en faut. Matthew Vaughn possède un sens du punch visuel et, surtout, un sens de l'humour et du rythme qui donne à l'affaire un véritable allant. Son travail sur le montage, avec chevauchement des espaces, rappelle les psycho-polars de Michel Deville du temps de *Péril en la demeure* et du *Paltoquet*, sans qu'il ait à rougir de la comparaison.

Si elles ne donnent pas vraiment de personnalité ou de pertinence à son film, ces qualités estampillées sur un cuir tanné à coups de *Sexy Beast* et autres *Shallow Grave* indiquent à tout le moins que la démarche et les aspirations de Matthew Vaughn ne sont pas complètement injustifiées. Voire que son savoir-faire, mis au service d'un scénario vraiment original, pourrait dans le futur nous procurer d'immenses plaisirs.

Collaborateur du Devoir

DÉJÀ PLUS DE 3 MILLIONS \$ AU BOX-OFFICE !

«...LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS DEPUIS LONGTEMPS !»
— Martin Blouin, *Le Devoir*

★★★★★

«RENVERSANT... TOUT SIMPLEMENT LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS DEPUIS DES ANNÉES.»
— Brenda Kelly, *The Gazette*

★★★★★

«FOLLEMENT BON !»
— Marc-André Lussier, *La Presse*

★★★★★

«C.R.A.Z.Y. constitue la belle surprise du cinéma québécois de cette année.»
— Michel Corbeil, *Radio-Canada*

★★★★★

«UN FILM D'EXCEPTION. BRAVO ! BRAVO !»
— Marie-Christine Trépanier, *Radio-Canada*

MICHEL COTÉ
MARG-ANDRÉ GHOJIN / DANIELLE PROD'UK

C.R.A.Z.Y.
en face de JEAN MARC VALLÉE

13 ANS

À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

★★★★★

«... le tumulte des sentiments touche juste.»
— Olivier de Brossy, *Le Point*

★★★★★

«Ce Tchiné est surprenant.»
— Elizabeth Guay, *Élo*

PAULO BRANCO présente
CATHERINE DENRIEU GERARD DEPARDIEU
GILBERT MELKI MALIK ZIDI LUENA AZARAL

un premier amour peut-il devenir un dernier amour ?

LES TEMPS QUI CHANGENT
en face de ANDRÉ TECHINÉ

MEDIA 8000 CANAL+ TVCIN 505

CINÉMA Boutique 1200, Boulevard 121-4000 EX-CENTRIS

Cavalia

« SPECTACLE TOTAL...
PLAISIR, SURPRISES ET ÉMOTIONS. »
Daniel Lemay, *La Presse*

Maintenant jusqu'au 24 JUILLET

Sous le grand Chapiteau blanc au Technoparc de Montréal (sortie Technoparc de l'autoroute Bonaventure)

WWW.CAVALIA.NET
1-866-999-8111

TECHNIPARC

« Atmosphère sulfureuse »
« Anna Mouglalis (obscur objet du désir) »
André Lavoie, *LE DEVOIR*

« Création fatale » « Captivant » « Daniel Auteuil, parfait »
« Partition musicale pénétrante » « De très belles qualités »
Marc-André Lussier, *LA PRESSE*

« Attraction fatale »
« Daniel Auteuil, Greta Scacchi, Anna Mouglalis sont sensationnels »
Michel Therrien, *LE JOURNAL DE MONTRÉAL*

dangereusement belle... irrésistiblement faible... aveuglément fidèle ?

K Films Américain présente
Sélection Officielle - Semaine de la Critique - Cannes 2004
Le Prix du Désir
Un film de Roberto ANDO
avec la participation de MICHEL LONSJÄLE

13 ANS

4^e SEMAINE À L'AFFICHE!
QUARTIER LATIN

Ven. - Jeul. 13h15 - 15h45
10h00 - 21h30

SON DIGITAL